

Voici le trois-centième catalogue publié par notre librairie. Le premier a paru en 1925 ; c'était l'entrée dans la profession de Paul Jammes (1890-1983). Pour ne pas donner l'impression d'être un débutant, la couverture de son premier catalogue, portait en sous-titre : *Successeur de Léveillé, Nouvelle série, N° 1*. Ce Léveillé était un modeste soldeur qui n'a guère laissé de traces. Paul Jammes venait d'acheter son stock, ce n'était pas une affaire brillante, mais une occasion permettant l'ouverture de sa librairie au 3 rue Gozlin.

Les années d'apprentissage de Paul Jammes, s'étaient déroulées calmement, de 1907 à 1910, quai Voltaire, chez Delaroque, vieux libraire normand, installé dans une grande boutique, dont les baies vitrées laissaient voir le dos des livres tournés vers les passants. Mais, de son propre aveu, le « commis-libraire » n'avait rien conservé de ces travaux pratiques, les huit années de vie militaire (trois de service et cinq de guerre) ayant effacé tout souvenir du métier. Paul Jammes appartenait à la « classe 10 », toute prête à mourir en 1914 ; de ses camarades d'école, il n'en avait survécu que deux ou trois.

La paix revenue, il trouva un emploi chez Dorbon aîné, boulevard Haussmann. C'était un libraire au caractère difficile, qu'il ne fallait pas confondre avec son frère Lucien (ils se détestaient), mais il était « moderne », il avait ouvert un bureau à New York, il publiait des livres illustrés, entretenait des liens étroits avec la franc-maçonnerie. On lui doit une *Bibliotheca esoterica* qui est pour l'essentiel le catalogue de la collection de Stanislas de Guaita. La clientèle du boulevard Haussmann était internationale, aisée, et comptait des lecteurs assidus. De ses années haussmanniennes, Paul Jammes avait retiré une bonne connaissance des éditions originales et de la littérature en général.

Les couvertures des premiers catalogues de la rue Gozlin annonçaient les orientations de la maison : « Littérature, Histoire, Régionalisme » et ... « Sciences occultes », pour exploiter le filon qui enrichissait Dorbon.

Une grande nouveauté apparaît sur la couverture du catalogue 30 : un numéro de téléphone, Danton 47-71, (resté inchangé jusqu'à nos jours au moins pour les quatre derniers chiffres).

1931 : la librairie Jammes se modernisait lentement, le fonds Léveillé s'épuisait peu à peu ; un encart, réservé aux libraires annonçait encore soixante-cinq livres disponibles avec une réduction d'un tiers sur les prix. Les deux ou trois exemplaires de Lautréamont, épaves de l'ancien solde, n'y figurent plus, mais on pouvait encore acheter les *Mamelles de Tirésias*, *drame surréaliste*, il en restait 19 exemplaires. Mais le champ de l'« occasion » s'élargissait comme le prouve un autre encart, sans doute réservé aux « bons clients », proposant deux manuscrits de St. Augustin du XIIe siècle aux prix respectifs, de cinq mille et de douze mille francs.

La première bibliothèque acquise par Paul Jammes fut celle d'Edouard Rod (1857-1910), écrivain et critique ayant connu en son temps une certaine gloire. C'était une belle collection littéraire, bien reliée. Rod avait fait cartonner soigneusement ses moindres brochures que la librairie annonçait à petits prix à la fin de ses catalogues (un de nos aimables clients appelait cela *les rogatons de la fin*).

D'autres bibliothèques vinrent alimenter les catalogues de la rue Gozlin, ouvrant des chapitres spéciaux concernant Port-Royal, l'Occultisme, la Musique. Ce dernier sujet, prenait place dans les catalogues 57 à 59 et 62 ; il s'agissait de la bibliothèque d'André Tessier. Cet

excellent musicologue possédait, entre autres, une sonate de Scarlatti (inédite ?) que plusieurs collectionneurs enviaient et la *Gamme* de Marin Marais. (Voir n° 39).

Pendant la crise du milieu des années trente, la librairie Jammes souffrit durement, mais survécut, grâce aux crédits publics, en vivant « sur le stock », et en exploitant les soldes qui se multipliaient : Crès, Jonquières, Savine, et la Librairie Nationale qui avait liquidé tout Léon Daudet et quelques autres.

Au lendemain de la seconde Guerre mondiale, le monde de la librairie connaît une activité extraordinaire. D'une part une grande abondance de livres jetés sur le marché à la suite des bouleversements de la guerre, des successions qui pouvaient enfin se régler, du regroupement des maisons religieuses, et d'autre part, le retour de la clientèle étrangère, américaine essentiellement. Les universités, les bibliothèques des Etats-Unis, coupées de l'Europe pendant plusieurs années, devaient compléter leurs périodiques et absorber un nombre considérable de publications dans tous les domaines. Le dollar, tout puissant, permettait aux conservateurs de la riche Amérique de multiplier leurs acquisitions. Un champ d'activité nouveau s'ouvrait aux libraires d'occasion, c'est dans ce domaine que Pierre Jammes, (1925-2009), fils aîné de Paul Jammes, a développé une activité considérable.

Il avait fait son apprentissage dans une librairie d'import-export, Stechert-Hafner, domiciliée rue de Condé. Chaque semaine, cette entreprise envoyait d'énormes caisses de livres en tous genres vers les Etats-Unis. C'est là qu'il se familiarisa avec les règles du commerce international, et qu'il prit connaissance de la variété des intérêts des conservateurs américains. Puis, pendant une année, il fit un stage à Londres dans la librairie Zwemmer, célèbre dans tous les domaines de l'Art. C'était un monde bien différent du milieu feutré de la rue Gozlin. Il y perfectionna sa pratique de l'anglais, l'une des quatre langues qu'il maîtrisait.

Saint-Germain-des-Prés aux temps anciens, était un village d'éditeurs, de libraires et d'antiquaires, sa célébrité tenait autant à ses cafés, qu'à Mabillon dont le buste trône encore sur la place, non loin des restes de la savante abbaye. Paul Jammes était au cœur de cette tradition du livre, et dans ses premiers catalogues survivaient d'anciennes formules telles que « livre rare et curieux », « rare et recherché », rappelant le temps des Debure. Mais apparaît bientôt une autre façon de qualifier les « bons » livres, ceux que l'on proclamait « épuisés rares ». Ce sera le mot clef de toute la librairie d'occasion, (ou d'érudition, pour employer le terme inventé par Eugénie Droz). Il est bien difficile aujourd'hui, aux jeunes lecteurs, d'en mesurer la force. La recherche du livre indispensable était une véritable course d'obstacles. Souvent, les bibliothèques ne possédaient pas le livre désiré, ou il était en main. Le lecteur qui avait enfin déniché l'oiseau rare dans une bibliothèque publique, était astreint au laborieux travail d'extraits, de notes, ou de copie de pages entières. La Librairie Jammes a été le témoin de l'ardeur de ces demandes : une fois l'an, à une date précise, nous assistions à la visite matinale d'étudiants, quémandant l'un après l'autre, la thèse indispensable sur Kant ou Hegel... c'était l'auteur affiché au programme de l'agrégation... On comprend donc qu'en ce temps, les livres et périodiques épuisés étaient hautement désirables et donc des objets de valeur.

L'idée de reproduire les livres introuvables et très demandés n'est pas récente. Il existe quelques faux anciens qui sont des « reprints » spéculatives : le *De Trinitatis erroribus*, de

Michel Servet existe en « édition contrefaite » comme on l'appelait au XVIII^e siècle, le *Tractatus de immortalitate animae* de Pomponazzi a été refait vers 1750 avec la date de 1532, même chose pour *La Question royale* de 1609, reparue sous cette fausse date... Il s'agissait ici, de tromper bibliophiles et marchands naïfs à propos de livres de grand prix. Bien différentes, sont les réimpressions « anastatiques » qui, profitant des progrès des procédés photomécaniques, firent leur apparition sporadiquement au XIX^e siècle, se multipliant au cours du siècle suivant. *Le Manuel du libraire et de l'amateur de livres de Brunet*, 1855-1864, réimprimé à Berlin pour Dorbon en 1922, est la réponse moderne à une large demande, mais la qualité d'impression restait médiocre et le prix de fabrication encore élevé. Il faudra attendre les progrès spectaculaires de l'offset après la seconde Guerre mondiale et l'utilisation de presses de grand format pour que l'industrie des « reprints » se développe, aux Etats-Unis et en Europe. Pour reprendre symboliquement l'exemple du *Manuel* de Brunet, l'ouvrage sera réimprimé coup sur coup, à Paris par Maisonneuve, à Copenhague par Rosenkilde et Bagger, puis à Genève par Slatkine.

Pierre Jammes possédait une grande connaissance des publications littéraires ou historiques offrant un intérêt scientifique. Il savait compléter les périodiques, connaissait les volumes rares des séries comme les publications de la Société de l'Histoire de France et fidèlement, entretenait les fonds des bibliothèques publiques. Le rôle culturel, social et économique qu'il remplissait parfaitement, perdit peu à peu de son sens ; ses connaissances concernaient désormais des livres dont l'attrait diminuait chaque jour.

Pierre Jammes prit sa retraite en 1989 dans sa maison dans le Dauphiné, consacrant son temps à enrichir sa collection de livres « rares et curieux » sur Rome et l'Italie dont il cultivait toujours la langue. Il souffrit certainement du déclin de sa spécialité, mais échappa à ce qui est devenu la plus grande révolution des temps modernes.

De son côté, André Jammes s'était de préférence tourné vers les livres anciens. C'est en 1954 que parut le catalogue 158, *La vie et les mœurs au XVII^e siècle*. Travail appliqué d'un presque libraire, âgé de 28 ans. La présentation était modeste, le titre par trop prometteur, mais c'était la préfiguration d'un choix fondamental pour la librairie, qui désormais rapprochera dans des ensembles cohérents, les ouvrages rares de bibliophilie et les structures documentaires leur donnant tout leur sens. Les principaux livres décrits dans ce catalogue provenaient de J. de Carrère, bibliophile devenu libraire par plaisir, mais sans goût pour le commerce. En 1938, il céda son stock à Paul Jammes et en 1953 il lui vendit sa bibliothèque personnelle. Pendant les années de guerre, ce bibliophile, s'était inscrit comme « rédacteur » dans la librairie Jammes. Son goût était tourné vers le XVII^e siècle et particulièrement vers la littérature historico-satirique. Ses « fiches » (ses cartes aurait-on dit chez Debure) se ressentaient de cette inclination et nos catalogues devenaient « piquants ». (Un nouveau Balzac devrait rédiger la *Physiologie des « fumeurs »*, collection de figures originales et savantes, attirées par la circulation mystérieuse et inattendue des livres en liberté, mais dont la signature n'apparaît que rarement en tête des catalogues de libraires.)

Le catalogue 164, *Bibliotheca bibliographica*, paru en 1956 comportait 1187 numéros. Les 506 premiers étaient consacrés aux livres rares : impressions sur vélin, spécimens de caractères, impressions en caractères de civilité, le *Manuale tipografico* de Bodoni etc.

Quoique bien modeste, cette « bibliotheca » était le reflet du goût de la librairie pour la typographie. Cette spécialité était entrée naturellement au fil des années, grâce aux liens d'amitié qui unissaient le Professeur Hermann de La Fontaine Verwey et la famille Jammes. Pierre et André Jammes avaient fait un séjour d'un mois en 1946, dans sa belle maison d'Amsterdam, Prinsengracht ; occasion unique d'une initiation aux travaux de J. Van Krimpen, de Stanley Morison, de D.B. Updike et aux historiens de la typographie et de l'édition.

Le catalogue *Typographia Regia*, n° 167, paru en 1957, consacré aux imprimeurs du roi, à l'Imprimerie royale et au rôle de l'Etat dans l'histoire de l'édition, avait intéressé Stanley Morison, pour qui *Politics and script* était un sujet majeur ; il accepta d'en rédiger la préface. La couverture de la *Typographia regia* était ornée d'une photographie des poinçons originaux du « Garamont » de la fonderie Ollière. Morison les connaissait bien, grâce aux recherches remarquables de Paul Baujon (pseudonyme de Beatrice Warde), parues dans *The Fleuron* : « It is valuable for his associations and for a certain archaic freshness of design ». Raymond Gid fit l'acquisition de ces poinçons, en fit tirer une fonte pour sa presse privée de Montanthiaume. C'était un combat d'arrière-garde ; trois ans plus tard, fut mis en service La Lumitype (photocomposition), la composition en plomb devint peu à peu obsolète et les anciens poinçons taillés dans l'acier disparurent ou ornèrent les cabinets de curiosités. (Voir n° 45).

Quelques lecteurs attentifs, ont pu remarquer dans le catalogue 219, *Livres anciens*, des descriptions bibliographiques, accompagnées de formules de collation, sibylline d'apparence. Rompant avec la tradition, il ne s'agissait plus d'enregistrer le nombre de pages ou de feuillets, mais de rendre compte de la structure matérielle des livres, en prenant pour base, les signatures des cahiers et bien d'autres particularités. Pour certains livres, l'utilisation des règles proposées par les spécialistes de la *Bibliographie Matérielle* semblaient s'imposer. Cette nouvelle discipline que l'on doit à quelques universitaires Australiens, Anglais et Américains, née aux lendemains de la dernière guerre a été codifiée dans le livre de Fredson Bowers, *Bibliography and textual criticism*, 1964. Wallace Kirsop a donné des exemples montrant l'utilité de cette technique nouvelle, dans son livre, *Bibliographie matérielle et critique textuelle*, 1970, et dans une récente brochure, Jean Toulet et André Jammes ont montré que l'analyse de la structure hétéroclite de l'édition originale d'*Une Saison en enfer* pouvait éclairer un moment de la vie de Rimbaud. (*Relier Rimbaud. Conversations*. Editions des Cendres, 2014.)
(Voir n° 47 Rimbaud)

Lorsque Pierre Jammes prit sa retraite, en 1989, Isabelle Jammes, fille d'André, prit la direction de la librairie. Historienne de la Révolution sous la direction d'Albert Soboul, historienne du livre et de la photographie sous la direction d'Henri-Jean Martin, elle apportait un regard neuf sur un vieux métier. Bibliothécaire quelques années à Forney, elle mit en ordre les archives Peignot concernant l'*Association internationale de la typographie*, ce qui la confirma dans ses goûts pour les arts graphiques. Son mémoire présenté à l'Ecole des Hautes études (section Histoire du livre), *Blanquart-Evrard et les origines de l'édition photographique française*, était une incursion importante dans le domaine des procédés d'impression et de la diffusion des images. Puis, pendant une dizaine d'années, la conservation et l'exploitation de l'œuvre photographique de Jacques Henri Lartigue et

d'André Kertész lui ayant été confiée par la Direction du patrimoine au Ministère de la culture, sa passion pour l'image et les arts graphiques se trouva confortée.

L'influence d'Isabelle Jammes sera bientôt visible dans le choix des thèmes de ses catalogues où les « livres d'idée » (expression de Debure) côtoient les livres rares. On peut voir dans le refus de se laisser enfermer dans les règles étroites du collectionnisme, l'influence d'Henri-Jean Martin et de son enseignement, influence d'autant plus vive qu'André Jammes, a fréquenté H.-J. Martin, (1924 -2007) en ami et en disciple toute sa vie, se faisant le défenseur de sa vision de l'histoire du livre.

L'Apparition du livre, rédigé par Henri-Jean Martin d'après un schéma de Lucien Fèbvre, parue en 1958, a été accueillie fraîchement dans les milieux traditionnels de la bibliophilie. Jusqu'à cette date, l'histoire du livre était surtout l'histoire du « beau livre » alors que la vision de Martin était très large, et marquée de l'esprit des *Annales* de Marc Bloch et de Lucien Fèbvre. Le « petit monde du livre » (c'est le titre d'un chapitre de l'*Apparition*), s'est trouvé divisé pendant quelques années, certains conservateurs, libraires et collectionneurs, n'acceptant pas l'abandon du « rare » et du « curieux » par le professeur des Hautes Etudes. « *Son enseignement a constitué le véritable creuset d'une école française d'histoire du livre attachée à inscrire l'histoire des productions imprimées dans les héritages de l'histoire économique et sociale et à frayer les chemins nouveaux d'une histoire de la circulation des œuvres* » a écrit Roger Chartier en 2007. Ces « chemins nouveaux » ont effrayé quelques tenants d'une tradition, mais rue Gozlin, on pensait que le statut des collections les plus fines, les plus précieuses, prenait une nouvelle dimension en se situant au cœur de l'histoire générale, « économique et sociale » telle que Martin l'a présentée.

Ainsi, les catalogues 270 *Saint-Simon, Fourier, 273-274, Âme et conscience, 280, Vers l'Orient*, appartenaient à la catégorie des livres « rares et utiles » à laquelle Isabelle Jammes reste profondément attachée, tandis que les numéros 272 bis, *Choix bibliophiliques, 283, Cinquante-neuf livres rares et précieux*, ou 290, *Glanes bibliophiliques*, décrivent des incunables, des éditions originales, des reliures historiques, à l'intention des « connoisseurs ».

De ces trois-cents catalogues, il y en a quelques-uns qui ont eu l'honneur d'être admis parmi les « usuels » des bibliothèques. Le plus ancien d'entre eux, *Le Bucher bibliographique, Collection de livres condamnés, poursuivis et détruits*, publié en 1967, décrit 916 ouvrages, accompagnés des arrêts, édits, bulles, index et mandements les concernant. Cet ensemble avait été réuni en un temps d'abondance qui ne se renouvellera sans doute jamais.

En 1967 et 1968, la librairie Jammes eut la chance de faire l'acquisition de deux bibliothèques caractérisées, l'une par son abondance désordonnée, l'autre par la qualité des choix qui avaient présidé à sa construction. La première était l'œuvre d'un médecin qui aurait voulu faire la synthèse des théories politiques les plus avancées, des croyances les plus contestables et de toutes les théories ayant entraîné l'humanité dans les pires catastrophes, ce qui se traduit par l'accumulation de dizaines de milliers de livres... et l'échec du grand projet synthétique. L'autre collection, bien différente, avait été réunie par un philosophe bibliophile, Désiré Roustan, (1873-1941), spécialiste et éditeur scientifique de Malebranche et du P. Mersenne. Il avait réuni pour son travail et son plaisir, de beaux exemplaires des œuvres des philosophes du XVII^e siècle. Plusieurs catalogues furent bâtis avec ces deux fonds, notamment *Le Libertinage érudit, catalogue 210*, paru en 1970. La thèse de René Pintard, (1903-2002), parue en 1943, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*,

avait été évidemment la motivation de ce catalogue et la base de sa rédaction. Près de 400 ouvrages étaient annoncés ce qui incita la Librairie Jammes, avec quelque hardiesse, à demander au célèbre « inventeur » des *libertins érudits*, une lettre de présentation à placer en tête du catalogue. La réponse fut l'envoi d'une véritable introduction : « *Comme aux meilleurs temps de la bibliophilie érudite, [le libraire est] le collaborateur des historiens de la littérature ou des idées.* »

« *Et que de leçons à tirer des compléments que le libraire apporte à nos inventaires ! [...] Voilà de quoi faire méditer tous ceux qui commencent à mesurer, grâce aux grands travaux de M. Henri-Jean Martin et de ses disciples, l'étendue des lacunes de nos bibliothèques et celle des découvertes possibles, voilà qui contribue à nous éclairer sur la persistance de certains goûts du public et sur la force de l'élan qui le porta vers certains problèmes.* » Et René Pintard concluait par des louanges sans doute exagérées : « *Satisfaire à la fois la gourmandise des amateurs de beaux livres, le souci de rigueur des bibliographes, l'exigeante curiosité des historiens dans un domaine malaisé à aborder et où les pièges ne manquent pas, cela ne se rencontre pas tous les jours...* »

Le catalogue intitulé *Cabinets de curiosités, collections, collectionneurs*, paru en 1998, a été l'objet de tous les soins de la part de la Librairie Jammes ; Robert Delpire en avait fait la maquette. Les ouvrages décrits répondaient en grande partie aux promesses du titre. Ils provenaient de la bibliothèque d'un collectionneur de livres de médecine et de sciences bien connu ; une dizaine des textes les plus importants avaient pu être acquis de la succession d'Alain Brioux (1922-1985), d'autres titres avaient été glanés chez les confrères de France et d'ailleurs. La pièce marquante, le grand bois original, ayant servi à l'illustration du Museo de Ferrante Imperato en 1599 provenait de Hans Peter Kraus de New York. L'ensemble était bien fait pour fasciner Erik Desmazières qui accepta de graver spécialement pour les cent-cinquante premiers exemplaires un cuivre d'assez grand format intitulé *Wunderkammer*. Sujet si proche de ses recherches qu'il décida de reprendre la première pensée de cette estampe et de l'agrandir devenant ainsi *La Chambre des merveilles*, l'un des chefs-d'œuvre de Desmazières.

Plus récemment, en 2006, la Librairie Jammes, conjointement avec les Editions des Cendres, a publié un volumineux catalogue intitulé *Collection de spécimens de caractères, 1517-2004*, où se trouvaient décrits 277 catalogues de fonderies, français ou étrangers. Cet in-folio de 400 pages a été salué dans *The Book Collector* : « the greatest monument to the subject », (Nicolas Barker).